

Livres, Internet, sciences humaines

Olivier Donneau

3 avril 2008

Texte intégral

1 Il y a de cela deux mille quatre cents ans, Platon le philosophe et Isocrate le sophiste s'affrontaient¹. Le premier prétendait amener à la vérité par la raison. Le second défendait l'ornement, l'éloquence et la persuasion. Ce débat est perçu comme l'acte fondateur d'un dialogue qui se poursuit durant deux millénaires². Platon triomphe au sein des universités médiévales où règne le pur raisonnement de la philosophie et de la théologie. Isocrate contre-attaque à la faveur de la révolte des humanistes contre l'École. Mais la révolution philosophique et scientifique du XVII^e siècle permet le retour du rival. Platon parvient même à séduire les disciples de son adversaire. Apparaissent alors des formes hybrides. Ainsi, dans le domaine historiographique, l'érudition débarrasse le discours porté sur le passé de ses attributs littéraires et prétend se limiter aux faits. Les universités du XIX^e siècle ouvrent leurs portes aux lettres et à l'histoire qui deviennent sciences humaines. Tous travaillent alors à combler le fossé qui sépare ces dernières des sciences dures. La réduction du réel au socio-économique et les promesses vertigineuses de l'informatique y parviennent presque. Pourtant, dans les années 1970, le vieil Isocrate se réveille et réclame son bien. Il rappelle alors aux praticiens des sciences humaines, aux historiens surtout, que leurs discours ne sont que des discours, des assemblages de procédés rhétoriques destinés à susciter l'adhésion³. Il laisse le praticien des sciences humaines perplexe, hésitant entre Platon et Isocrate.

2 Cette fable, qui allie la séduction isocratique à l'idéalisme platonicien, aurait été un bon canevas pour une histoire des idées telle qu'on la pratiquait autrefois. Elle oublie d'incarner ses acteurs dans la réalité sociale, politique et économique. Elle omet de préciser que l'émergence de la bourgeoisie qui bousculait la société d'ordres et qui aspirait à l'efficacité a accompagné la naissance des sciences modernes. Elle ne dit pas que l'émergence d'États-nations désireux de s'inventer des racines a conditionné la constitution des sciences humaines et leur consécration universitaire. Le chercheur n'est pas le héros solitaire de l'épopée de la raison humaine. Il ne cherche pas uniquement pour lui et pour la science. Qu'il le veuille ou non, il est un fournisseur de savoirs. Il a une clientèle à satisfaire. De ce point de vue, l'autonomie du chercheur n'est pas un état originel menacé par les vellétés hétéronomes du monde socioéconomique mais, au mieux, un projet à construire. On objectera qu'il y a des gradations dans l'hétéronomie. Que le cas de ces historiens français du XIX^e siècle qui, respirant l'air de leur temps, tiennent sur leurs valeureux ancêtres les Gaulois les propos attendus par le gouvernement et la société n'est pas celui d'un universitaire qui met son savoir et les ressources financières dont il a la responsabilité au service d'une entreprise privée. Mais la difficulté est justement de placer une limite. Peut-on résoudre le problème en estimant néfaste les contributions actives et conscientes ? Seul le scientifique qui décide de collaborer serait à blâmer. Ou doit-on distinguer les domaines d'application et considérer comme saines les contributions aux débats de notre société et comme malsaines les participations à la vie économique ? Ce type de distinction entre la bonne et la mauvaise hétéronomie est au centre de l'éthos du praticien des sciences humaines. Si ce dernier refuse de devenir un acteur économique, il se définit volontiers comme un acteur social. Fidèle à Isocrate, il se sent investi d'un devoir d'ingérence dans le débat sociopolitique. Modelant son identité en se positionnant face aux sciences dures, il assume mieux qu'autrefois la malléabilité épistémologique de sa discipline et se targue d'une ouverture humaniste et citoyenne à

laquelle peuvent plus difficilement prétendre ses collègues chimistes ou physiciens. Lorsque les sciences humaines deviennent molles, les sciences dures deviennent inhumaines.

3 Le livre serait le principal outil de cet engagement dans le monde. Il permettrait la prise de parole. Il surgirait dans la sphère publique en même temps que dans les vitrines des librairies. Sa parution aurait un pouvoir détonnant qu'il serait difficile de reproduire dans le débit terne et continu d'une revue ou d'un site Internet spécialisés. La conception que le praticien des sciences humaines a du livre se fonde sur une série de représentations symboliques. Elle renvoie, par exemple, à des épisodes héroïques de l'histoire des idées. Elle n'est pas fautive pour autant. Cependant, il serait injuste de n'évoquer que ce livre épique et magnifié sans pénétrer dans la forêt d'imprimés qu'il parvient parfois à cacher. En sciences humaines, le livre est partout. Il est à la fois matière première, outil heuristique ou herméneutique et produit fini. La retraite du chercheur dans le livre doit-elle être considérée comme un enfermement autarcique ? Cette bibliolâtrie est pourtant le lieu d'une collaboration singulière avec le monde économique.

4 Une loi inflexible des facultés de lettres veut qu'une bonne recherche soit éditée. Cela n'a guère de rapport avec la prise de parole ou avec l'action sociale du chercheur. Pas plus qu'avec la diffusion des connaissances dans la mesure où Internet offre en ce domaine de meilleures solutions. La publication est avant tout perçue comme une validation. Les écrits académiques, pourtant déjà agréés par un jury compétent dont l'avis devrait suffire, n'échappent pas à la règle. Les exigences formelles des éditeurs exercent parfois une influence sur le fond. Les textes doivent être remaniés, leurs notes infrapaginales élaguées, leur vocabulaire simplifié. Ils doivent subir le démantèlement partiel du dispositif érudit qui avait permis la consécration universitaire des sciences humaines. Ils doivent se soumettre au traitement d'une industrie qui les grée afin de les envoyer à la recherche d'un lectorat. Car, pour eux, il y aurait un public. Le discours des sciences dures n'a pour horizon que le monde savant. Celui des sciences humaines doit de surcroît atteindre le vaste monde. Il a deux audiences et pratique donc deux langages. Celui réservé à un jury universitaire ou à une revue érudite n'est pas celui que l'on destine à un éditeur. Au chercheur échoit l'étonnant devoir de se traduire lui-même. À cette contrainte s'ajoute une série de prestations techniques. La composition, la mise en page et l'illustration lui sont souvent confiées. Les résultats déconcertants, bien que cautionnés par les logos de grandes maisons, nous rappellent cruellement qu'il existait jadis des maquettistes et témoignent que l'attachement des littéraires aux « beaux livres » n'est peut-être pas si viscéral. Enfin, le financement peut, lui aussi, incomber au chercheur qui consacre un temps considérable à ces diverses opérations. Après avoir tant donné, est-on au moins certain d'atteindre le but ? Rien n'est moins sûr. L'émiettement des sciences humaines, la spécialisation croissante, la prolifération des textes académiques, la défaite des grands systèmes explicatifs ainsi que le retour du sujet, du particulier et du singulier comme objet ont pour effet la mise sur le marché d'ouvrages dont la portée est de plus en plus réduite. Qui les achète ? Essentiellement les chercheurs et les institutions qui les abritent, bouclant ainsi le cycle de la commercialisation du livre savant.

5 Les sciences humaines cèdent ainsi au monde de l'édition un pouvoir considérable sur le contenu de leurs productions. Elles se mettent sans compter au service d'entreprises privées à qui elles délèguent leurs prérogatives de validation. Ces dernières leur revendent, toujours plus cher, leurs propres produits après en avoir gauchi le contenu pour le plier aux exigences d'un public imaginaire. Voilà qui va au-delà des représentations cauchemardesques que les

littéraires se font parfois des rapports tissés entre sciences dures et monde économique. Cela passe en tout cas largement les bornes que se fixe officiellement le praticien des sciences humaines en matière d'hétéronomie.

6 On me reprochera de caricaturer. Afin de prévenir cette objection, j'avouerai volontiers que la réalité n'est pas partout aussi noire. Les éditeurs n'ont pas tous la même politique. De même, les éditions universitaires offrent une alternative de diffusion relativement indépendante des oukases du marché et contrôlée par le monde académique. Mais les exigences tyranniques des curriculum vitae ne leur sont pas toujours favorables. Placer son livre dans le catalogue d'une grande maison est un bon investissement. Le classement officiel des différentes collections selon leur degré de prestige n'est d'ailleurs pas sans rappeler le système des revues à points auquel se soumettent les chercheurs en sciences dures.

7 Pourquoi les sciences humaines recherchent-elles la validation par le livre au risque de déroger à leur éthique sourcilleuse alors que l'édition électronique libre pourrait les soulager de cette servitude ? Peut-être parce que le livre est une pièce fondamentale du dispositif symbolique qui établit son identité. Les chercheurs ne veulent pas renoncer à leur statut d'auteur. Cherchant leur voie entre Platon et Isocrate, ils définissent ainsi leur spécificité face au modèle des sciences dures. Quelle valeur donner à cette position ? Elle est fondamentale dans la mesure où elle est au cœur de l'éthos et de l'habitus d'une corporation. Elle est aussi dérisoire dans la mesure où elle inhibe des initiatives qui permettraient de mieux diffuser les savoirs et distrait le chercheur de sa mission première qui consiste à produire ces mêmes savoirs.

8 Je reconnais cependant que renoncer au statut d'auteur ne suffirait pas à assainir la situation. Les sciences dures qui se sont affranchies de ces valeurs depuis longtemps demeurent soumises aux dictats du marché de l'édition. Les revues prestigieuses dans lesquelles on se doit de publier font l'objet de spéculations commerciales. Leurs prix exorbitants ne cessent d'augmenter.

9 Enfin, il reste à régler le problème de la conservation qui, si nous vivions dans un triste monde purement fonctionnel exempt de mythologie identitaire et d'enjeux symboliques, fournirait au chercheur le seul argument valable contre la diffusion électronique. Le praticien des sciences humaines a fréquemment recours à des textes anciens. Il a besoin que soit garantie la pérennité de sa documentation. L'édition classique qui disperse, au sein des bibliothèques du monde entier, des dizaines d'exemplaires des ouvrages qu'elle produit lui assure ce service. Ainsi, le savoir consigné dans les publications savantes du XIX^e siècle nous est parvenu dans son intégralité. Les institutions culturelles qui l'abritaient ont pourtant servi de cibles aux belligérants de deux conflits mondiaux. Internet entretient l'illusion d'une démultiplication des textes. On oublie qu'il n'y a en fait qu'un exemplaire. La disparition du serveur entraîne la fin du document. Seules les grandes structures ont les moyens de protéger efficacement leurs données et d'assurer leur pérennité. Les bouleversements institutionnels, les querelles personnelles ou les problèmes de financement peuvent entraîner la destruction de tous les volumes composant une ressource électronique alors qu'ils ne faisaient précédemment qu'empêcher la sortie de nouvelles livraisons. Lancer un projet de diffusion de savoirs en ligne dans le domaine des sciences humaines implique donc d'assumer un écrasant devoir de maintenance. Souhaitons que les initiatives qui tentent de remédier à cette situation⁴ puissent contrebalancer efficacement les effets d'un marché qui impose un renouvellement continu des logiciels et contribuer à sensibiliser des pouvoirs politiques qui, fascinés par le

prestige de la mise en ligne, ont jusqu'à présent montré peu d'enthousiasme pour le labeur ingrat, silencieux et médiatiquement peu valorisable de la préservation...

Notes

1Ce petit texte a l'ambition de contribuer au débat lancé par l'article pertinent de Björn-Olav Dozo & François Provenzano, « Petites considérations polémiques et néanmoins objectives sur la recherche (en littérature) et sa diffusion (électronique) », in *COntEXTES*, Prises de position, mis en ligne le 11 janvier 2007. <http://contextes.revues.org/document227.html>. Consulté le 14 février 2008.

2Des emplois de ce mythe des origines dans Henri-Irénée Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, 1958. Id., *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1955. Werner Jaeger, *Paideia*, Paris, 1988 (1^e éd. allemande 1934). Jean-Pierre Massaut, Josse Clichtove, *L'humanisme et la réforme du clergé*, Paris, 1968, 2 vol. : vol. 2 : 401. Joseph M. Levine, « Strife in the Republic of Letters », in *Commercium litterarium : la communication dans la République des lettres (1600-1750)* : Conférence des colloques tenus à Paris (1992) et à Nimègue (1993), Amsterdam, 1994, éd. Hans Bots & Françoise Waquet, p. 301-319.

3Hayden White, *Metahistory : the historical imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, 1973.

4Comme Lockss (<http://www.lockss.org/lockss/Home>) et Clockss (<http://www.clockss.org/clockss/Home>).

Référence électronique

Olivier Donneau, « Livres, Internet, sciences humaines », *COntEXTES*, Prises de position, mis en ligne le 3 avril 2008. URL : <http://contextes.revues.org/document902.html>. Consulté le 31 octobre 2008.

Auteur

[Olivier Donneau](#)

Université de Liège